

—Vous êtes si chancelants, vous êtes si peu fermes dans la croyance d'un Esprit souverain qui a tout fait et qui gouverne tout, qu'au moindre danger de la vie, qu'au premier revers dans vos affaires, vous aurez recours à l'Esprit malin, et vous retombez dans vos anciennes coutumes. Je le crains fort, ô grand chef, ce généreux dessein qui t'anime maintenant à prier, s'éteindra à la moindre disgrâce qui viendra fondre sur toi, et s'en ira en fumée comme un beau feu au moindre vent.

—Cela serait bon, répondait-il, si j'étais un enfant ; tu aurais sujet de craindre que je ne fusse pas ferme dans ma résolution. Celui qui me donne ces sentiments maintenant saura me les conserver à l'avenir ; s'il a été assez puissant pour allumer en moi le feu de ce bon dessein, il ne l'éteindra pas, et, à part lui, qui peut l'éteindre, puisque lui seul fait tout et gouverne tout ?

—Attends, lui dit le Père, à une autre fois, je suis pressé de songer à mon retour, je n'ai pas le temps de t'instruire à fond. L'année prochaine, ou moi, ou quelqu'autre, nous reviendrons, nous demeurerons ici longtemps et nous vous enseignerons tout ce qu'il faut croire, faire et éviter pour aller au ciel.

—Oui, répondit-il, mais qui t'a assuré que tu seras en vie l'année prochaine ? Celui qui partira pour venir ici y arrivera-t-il ? Qui t'a dit qu'on me trouvera moi-même encore vivant ? Je suis déjà vieux et malade depuis deux lunes ; si je meurs sans baptême, je dirai à celui qui a tout fait : "Je voulais être baptisé et prier pour tout de bon, mais le Père n'a pas voulu m'accorder cette grâce."

Ce brave homme disait tout cela d'un si bon cœur qu'il tirait les larmes des yeux. Il ne cessait de demander le baptême, il retint le missionnaire trois jours faisant naître différents incidents pour l'arrêter.

Le 3 juillet au soir, le Père lui dit :

—C'est le bout, je dois partir au retour du soleil.

—Quoi ! tu partiras, et je ne suis pas baptisé !

—Sois content, demain matin, avant mon départ, je te baptiserai.

—Voilà qui est bon, fit-il joyeux, je te crois, car tu n'es pas menteur.

Ce même soir, Kiaskou parla au Père Albanel, le considérant non en son caractère d'interprète du Grand-Esprit, mais en sa qualité de député officiel d'Onontio.

—Comme tu as tant épuisé de forces pour venir, dit-il, comme tu veux faire grande diligence pour te rendre au plus tôt, et que les chemins sont très pénibles, ce serait achever de ruiner la santé qui te reste, que de t'aller charger de beaucoup de paquets. Pourtant comment te renvoyer sans présents ? ce sont nos paroles. On dirait à Québec que je n'ai point de bouche et que je suis un enfant qui ne sait pas parler. Prends ces loutres légères, elles diront aux Français de là-bas que j'ai voulu ménager tes forces ; et, pour leur témoigner l'estime que j'ai fait de leurs riches présents, ma jeunesse portera ma parole et mon remerciement l'année prochaine au lac Saint-Jean. Adieu donc, et va-t-en quand tu voudras.

Le lendemain, le vent contraire retint le Père tout le jour à la côte. Il put baptiser son néophyte avec toutes les cérémonies de l'Eglise, sans précipitation, à loisir. Le nouveau chrétien était transformé dans ses sentiments. Il fit assembler tout son monde, et, comme transporté d'une secrète impression du ciel, il leur dit :

—Mes neveux, vous connaissez tous mon bonheur, je suis chrétien. Je prie Dieu maintenant ; une forte pensée d'éviter les peines éternelles et de jouir un jour des délices du ciel, m'a touché. Je ne suis plus ce que j'ai été autrefois, je désavoue le mal que j'ai fait, j'aime de tout mon cœur Celui qui a tout créé, c'est en lui seul que je veux espérer. Voilà ce que je dis, que chacun pense pour soi.

Il anima ce discours d'un air si plein de l'esprit de Dieu, il l'accompagna de tant de dévotion que ses gens en furent émus. Si le Père eût pu satisfaire leurs desirs, il serait resté avec eux assez longtemps pour les instruire et les baptiser tous.

Mais il dut précipiter son retour. Le sauvage qui lui servait de guide ne voulait pas rester plus longtemps ; il disait qu'il était en peine de sa petite fille âgée de quatre mois qu'il avait laissée au lac Saint-Jean ; il ne s'était rendu qu'à contre-cœur jusqu'à Miskoutenagachit, enfin il menaçait de partir seul. Ceux qui en ont fait comme nous l'expérience, savent fort bien qu'on ne commande pas un sauvage comme un blanc ; la raison ne peut rien chez lui contre ses impressions du moment.

Le 5, le Père, la tristesse dans l'âme, fit ses adieux à cette bonne population, leur disant au revoir à bientôt. Plusieurs sauvages versaient des larmes, ils accompagnèrent les Français jusqu'au rivage et les suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent distinguer le canot qui s'éloignait.

Le 18, ayant franchi et le lac Nemiskau et le lac Mistassini, la hauteur des terres, les voyageurs arrivèrent à une rivière appelée *Minahigoukat* où les attendaient deux cents sauvages. Ceux-ci écoutèrent la prédication évangélique avec tant de satisfaction qu'ils se déclarèrent publiquement pour la prière et promirent de se rendre au lac Saint-Jean le printemps suivant, afin d'y être instruits. Le troupeau de Jésus-Christ s'accrut de trente-trois agneaux dans la personne de trente-trois petits enfants que les parents apportèrent à l'envi au baptême.

Le 23, leur canot rentrait sur les eaux du lac Saint-Jean après un voyage de cinquante-trois jours. Le Père fut agréablement surpris de trouver, là, l'attendant, cette première bande de Mistassiniens qu'il avait rencontrés en allant, et à qui il avait différé le baptême, soit pour éprouver leur résolution, soit pour leur donner l'occasion de s'instruire davantage ; fidèles à leur promesse, ils étaient au rendez-vous depuis un mois. Le missionnaire passa cinq jours à les catéchiser, après quoi il put admettre trente adultes aux ablutions de la fontaine régénératrice. De plus, ces nouveaux chrétiens lui promirent de passer l'hiver au lac pour se mieux établir dans le christianisme, au contact des anciens dans la foi, dont l'exemple devait les former à la pratique et aux mœurs de notre sainte religion. Ce fut là, dit-il, la plus belle récompense des peines qu'il avait eu à souffrir dans ce long voyage.

Le 1er d'août, nos trois Français, avec leurs six sauvages, mettent pied à terre à Chegoutimik, où M. de Saint-Denis, capitaine de Tadoussac, les attendait pour les embarquer sur son vaisseau et les amener à Québec. Le premier voyage par terre à la grande Baie du Nord, du moins, dont on ait la relation en détail, était enfin heureusement terminé, et c'était la religion qui l'avait fait réussir en poussant de ce côté les premières missions régulières.

Les succès qu'y obtint le Saint Evangile étaient surprenants : ces peuples montraient les meilleures dispositions, ils couraient au devant du baptême ; tous les chefs principaux étaient gagnés à la cause de Dieu ; le nombre des baptisés montait à deux cents. "Que ne peut-on espérer, dit le Père, après de si beaux commencements ? particulièrement si on considère le désir ardent que tous ces peuples m'ont témoigné d'être instruits, la difficulté qu'ils ont eue à ne laisser partir et les instances qu'ils m'ont faites de nous aller établir au plus tôt dans leur pays."

Ce qui frappe en relisant cette relation, c'est la justesse des renseignements, que le pieux savant jésuite avait pu se procurer. D'après lui, telles étaient les nations sauvages qui habitaient sur les bords de la baie : à l'ouest les *Kilistinons* proprement dit, au sud les *Mataoukirinouck* et les *Mousonik*, à l'est les *Pitchiboutounibuek* et les *Koukoukousiouek*. "A trois journées dans la profondeur de la Baie, ajouta-t-il, est une rivière que quelques sauvages appellent *Kitchisipiou* (la grande rivière) et quelques autres la rivière des originaux *Moussousipiou*, sur laquelle il y a beau-

coup de nations." C'est ni plus ni moins la rivière Moose, sur laquelle nous a fait déboucher l'Abbitibi, et dont les eaux nous ont ensuite conduits jusqu'à la mer.

Du lac Mistassini à la mer, il suivit le cours de la rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Rupert* ; elle s'appelait alors *Nemiskausipiou*.

"Elle est fort belle, dit-il ; elle est large presque de demi-lieue en divers endroits, mais elle n'est pas bien profonde ; elle vient du sud-est et s'étend au nord-ouest environ de quatre-vingts lieues ; elle est fort rapide et entrecoupée de dix-huit sauts. Tous ces portages sont longs et difficiles, il y en a deux ou trois d'environ trois lieues ; les autres sont d'une lieue, de deux, de deux et demie."

Il fut frappé, comme nous, de l'immense étendue qu'ont les grèves de la Baie au baissant. "Il n'est pas croyable combien loin la mer se retire lors de la marée basse ; tout ce grand espace, qui pour la plupart n'est que vase et que rochers, demeure presque tout à sec, de sorte que la rivière qui s'étend sur cette vase et qui s'y perd, n'a pas pour lors assez d'eau pour porter les canots."

Oui, nous en savons quelque chose.

La nuit noire commence à s'étendre sur la terre et sur mon papier, je m'arrête ici pour aujourd'hui. A demain la continuation de l'histoire des travaux apostoliques des soldats de Saint-Ignace dans ces régions reculées. Qui connaît ces dévouements obscurs ? que d'héroïsme enseveli dans les secrets de ces solitudes ? Pour un grand nombre, ces pages seraient toute une révélation ; que d'autres actions de zèle, d'autres entreprises évangéliques qui ne seront révélées qu'au grand jour des récompenses. En général, on connaît assez bien les labeurs et les martyres des missions Montagnaises, Huronnes, Iroquoises et Outaouaises ; mais on ignore les fatigues et les sueurs qui ont été répandues dans ces forêts difficiles et discrètes, zèle d'autant plus méritoire qu'il n'a eu que Dieu pour témoin.

(A suivre)

LE JOUR DES MORTS

Le soleil avec peine a percé la nuit sombre ;
Par un temps orageux,
Se lève un jour blafard, enveloppé dans l'ombre,
Sous un ciel nuageux.
Les beaux jours sont passés. Quelques feuilles jaunies
Tourbillonnent aux vents ;
La bruyère n'a plus de douces harmonies.
La mort parle aux vivants.
Entendez-vous gémir la plainte sépulcrale
De la nature en deuil ?
Il semble qu'en ce jour la voix de la rafale
Procède du cercueil.
Les plantes ont vécu ; la sève nourissante
Retourne vers le sol,
Comme le corps humain, dépouille repoussante,
Quand l'âme a pris son vol.
Car de l'homme orgueilleux le séjour sur la terre
Est, dans l'éternité,
Aussi court que celui de la plante éphémère
Qui meurt avec l'été.
La terre est une tombe, un vaste cimetière
Où dorment nos aînés.
A peine reste-t-il de mainte race altière
Quelques os décharnés.
De l'Aurore au Couchant, de l'Equateur aux Pôles,
Déjà le genre humain
Jouche de ses débris d'immenses nécropoles
Où nous serons demain.
Aujourd'hui, l'œil en pleurs, nous pensons à nos frères
Qui nous ont devancés ;
Nous offrons au Très-Haut nos vœux et nos prières
Pour nos chers trépassés.
Et ces êtres chéris, joyeux de voir notre âme
Fidèle au souvenir,
Sur nos tendres regrets versent, comme un dictame,
L'espoir en l'avenir.
Dieu grava dans nos cœurs un sentiment suprême
Qui survit au trépas :
Au delà du tombeau, comme ici-bas, l'on s'aime,
Car l'amour ne meurt pas.
Des nuages d'encens, sous les sacrés portiques,
Exhalent leurs parfums
Nous croyons voir flotter, grandes ombres mystiques,
Les âmes des défunts.
Les murs drapés de noir répandent les ténèbres
Dans le temple de Dieu ;
Les morts, se relevant de leurs couchés funèbres,
Vont prier au saint lieu.
Ils mêlent leurs accents aux ardentes prières
Des vivants, nés mortels ;
Heureux de retrouver leurs amis et leurs frères
Aux pieds des saints autels.

RÉMI TREMBLAY.